

Adessias, Au revoir !

J'ai toujours aimé Solesmes, le lieu de mon exil sur terre, le lieu où je mourrai bientôt. Mes jours sont comptés. Les forces m'abandonnent. Ma main se crispe une dernière fois pour tracer ces quelques lignes. Cette main qui, jadis, appréhendait avec fougue les archives du couvent, qui faisait les comptes et travaillait à cent autres labeurs, cette main s'endort peu à peu. Je voudrais la garder éveillée une poignée d'heures encore. Le

temps, mon cher Paul, de partager avec toi l'amour que je porte à ces pierres millénaires. Et de te faire pénétrer dans cet univers qui est le mien depuis plus d'un demi-siècle.

Aujourd'hui, je le sais, tu vas te laisser guider, tu accepteras de m'écouter. Par respect pour l'homme à bout de souffle que je suis. Tu liras ces lignes jusqu'à la dernière car je te les lègue comme mon testament le plus précieux. Un testament pour toi, Paul, mon frère chéri, mon jumeau. Pour toi et toi seul, car c'est à toi que je pense en cet instant ténu qui me sépare de l'autre monde. À toi, le seul frère qui m'ait refusé la joie de le revoir depuis mon entrée au monastère. Toi mon alter ego que j'ai chaque jour espéré

voir franchir cette enceinte devenue ma patrie voilà cinquante ans.

Tu n'es jamais venu à Solesmes. Pourtant, tu demeures celui avec lequel je suis le plus lié parce que, au cœur même de ton refus de me rendre visite, je te suis proche. Je comprends ton rejet, ton ressentiment, ta réticence à venir jusqu'ici. Je les aurais certainement éprouvés si tu étais toi-même devenu religieux. La séparation me serait apparue plus ardue encore car je n'ignore pas que le sentiment d'arrachement est accru pour celui qui reste. Contrairement à ce que tu penses peut-être, il ne m'a pas été aisé de partir. Être ainsi soustrait à votre quotidien m'a été un pénible renoncement : un douloureux sacrifice consenti dans la joie de répondre à l'appel de Dieu.

Tes frères ont fait le déplacement jusqu'à l'abbaye. J'en ai été heureux. Mais ton entêtement à me fuir est plus pur que leur désir de me voir. Je ne m'y trompe pas. Nos cadets trépignaient à l'idée de passer la clôture de ce monastère réputé strict et fermé. Ils ont même fait une retraite pour avoir accès à ces parties du couvent interdites au commun des mortels et aux femmes ! Les filles, elles, voulaient voir quel était ce monde mystérieux qui m'avait ravi, me détournant définitivement d'un brillant avenir. Quant à nos aînés, en catholiques fervents et irréprochables, ils sont venus pour pouvoir se gargariser auprès de leurs connaissances. Je les entends d'ici : « Le week-end dernier, nous sommes montés voir notre frère bénédictin. » La

sainte prétention qui est la leur lorsqu'ils prononcent ces paroles est telle qu'elle leur ôte jusqu'à notre bel accent marseillais. On croirait des Lyonnais ou des Parisiens ! Avoue-le, ils parlent pointu quand ils évoquent leur frère « le moine » !

Paul, pardonne mon écriture hésitante. Je m'épuise vite malgré ma volonté d'échanger avec toi. C'est comme si mes confidences se bloquaient dans les muscles de mes doigts ankylosés. J'ai tant de choses à te livrer, d'émotions à te partager. Je vis retiré du monde, c'est vrai, mais non coupé de lui. Tu es présent dans mon existence comme difficilement tu pourrais l'imaginer. Malgré ton silence, j'ai suivi chacun de tes pas. Ce ne sont pas de vaines paroles, tu sais. Mon

affection pour toi, Paul, n'a pas diminué. Tout moine que je suis, je ne suis pas dénué de sentiment, loin de là. Tu serais d'ailleurs étonné de lire ce que notre fondateur, dom Guéranger, disait à ce sujet. Permets que je te le répète car il l'exprime mieux que je ne saurais le faire :

En consentant à vivre séparés de leurs parents, ils [les moines] se garderont bien de penser que, pour être parfaits religieux, ils doivent renoncer à l'affection qu'ils leur portent. Cette affection, au contraire, étant épurée par la divine charité, n'en deviendra que plus vive, plus tendre et plus fidèle. Ce qui est dit ici des parents doit s'entendre également des amis qu'ils ont laissés dans le monde, pourvu que ces liaisons soient honnêtes et vertueuses.

Avant d'être épurée, mon affection a été mise à rude épreuve. Cela m'a été un véritable déchirement de vous quitter.

Tu as toujours pensé que toi, tu demeurais soudain seul de ton côté, tandis que moi j'intégrais une nouvelle famille. Ce n'est pas faux, certes, mais les choses ne sont pas si simples. Tout d'abord, comme les autres postulants, je n'ai pas habité la communauté tout de suite. Abandonner son ancienne maison avant de pouvoir pénétrer dans son nouveau foyer est quelque peu perturbant. Je n'étais plus tout à fait dehors, mais guère plus dedans. Un transit un peu déroutant, même s'il est destiné à favoriser le discernement. Je peux te l'avouer : je me suis senti bien seul le fameux soir où j'ai débarqué à Solesmes. D'autant que la Sarthe, Paul, est une autre planète.

Tu te rappelles, j'avais quitté Marseille par un soleil radieux. La chaleur ne parvenait pas à sécher nos larmes, mais elle était bien agréable. Je portais des espadrilles, un pantalon et une chemise en coton. Le matin, j'étais parti seul me confier à Notre-Dame-de-la-Garde. Pour la dernière fois, j'avais emprunté le funiculaire, aujourd'hui détruit. À l'instar des missionnaires qui allaient placer leur exil lointain sous la protection de la Bonne Mère, j'allai remettre entre les mains de Marie ma vocation naissante. Je ne m'imaginai pas alors que moi aussi je connaîtrais le poids de l'exil.

Un ultime regard vers le château d'If, j'embrassai ma ville de l'Estaque au Roucas Blanc. Marseille était magnifique. Le soleil n'était pas encore parvenu à son zé-

nith, mais déjà les ombres s'évanouissaient, les jeunes s'encagnardaient¹ et les vieux badaient². Il m'a fallu m'arracher à ma vision féerique, détacher mon regard de la mer d'huile qui se déployait devant moi comme pour me séduire en cet instant fatidique, et redescendre de cette sainte colline. Direction : la gare Saint-Charles. J'en gravis l'imposant escalier le cœur léger d'avancer vers mon destin, mais les jambes lourdes de vous quitter.

Maman avait glissé des jujubes et des navettes dans mon sac. J'ai dégusté les jujubes pendant le trajet. Les navettes m'ont été une consolation : la senteur de fleur d'oranger a embaumé mes affaires

1. Prenaient le soleil.

2. Regardaient.

et le parfum a imprégné ma cellule pendant de longs jours. À tel point qu'au début les moines pensaient que je mettais une eau de toilette spéciale ! Cette odeur du pays me fut bien douce. Tout à la joie de répondre à ma vocation, je ne me doutais pas que la première difficulté que j'aurais à affronter serait l'adaptation. Mais tu sais, Paul, le climat sarthois est effrayant, effroyable ! Le givre matinal, l'humidité prégnante, le froid glacial et le vent cinglant m'ont parfois donné l'impression d'être déporté en Sibérie. J'exagère à peine. Du mois de novembre au mois d'avril, c'est terrible. Si, en plus, on a des étés pourris, c'est absolument affreux !

Je n'ai aucun attachement pour la Sarthe, il me faut bien l'admettre ! Je ne dé-

teste pas les Sarthois, non, mais après toutes ces années, je me sens toujours comme un *estranger*, comme on dit par chez nous. Comment ai-je tenu ? Je suis attaché au Christ, je suis attaché à l'Église, je suis attaché à la vie monastique, à la liturgie de Solesmes. La vallée de la Sarthe a du charme, c'est vrai. Mais quand on a passé sa jeunesse entre le Vieux Port et les Calanques !... Je t'entends me railler depuis ton cabanon : « Tu n'avais qu'à sortir de ton monastère et revenir à la maison. » Mais la vocation, c'est aussi cela. Renoncer à sa patrie et, tel Abraham, quitter son pays par amour du Christ. Dans la tradition monastique, on appelle cela la *xeniteia*. Ce concept d'exil ou de dépaysement volontaire est devenu pour moi une réalité concrète.

D'autres avant moi, et d'illustres personnages, ne se sont guère trouvés à l'aise sur les bords de la Sarthe. Ce fut le cas de dom Delatte, troisième abbé de Solesmes. En 1874 il était venu au monastère mais ne s'y était pas plu. Il avait rejoint son Nord natal, au grand désarroi de dom Guéranger qui aurait aimé pouvoir retenir un si éminent sujet. Mais quand le Seigneur appelle, difficile de se dérober : sept ans plus tard, le professeur de Lille devait se donner totalement au couvent. Une véritable bénédiction car dom Delatte a apporté beaucoup à notre Ordre. Pendant mon noviciat, j'ai lu et relu le commentaire de la règle de saint Benoît qu'il a rédigé en 1913. Plus exactement, notre maître des novices nous l'a mâché, rabâché,

ressassé. Tout est écrit dans cet ouvrage. J'admire les esprits simples et profonds comme celui de dom Delatte. Grâce à lui, nous pénétrons dans la règle comme rarement on l'a fait auparavant. Car on peut s'enfermer dans un monastère et passer à côté du but que l'on recherche. Ce n'est pas un problème nouveau. Mais j'aurai l'occasion de te reparler de dom Delatte.

Dommmage que tu ne sois pas venu ici, Paul. Tu te serais entretenu avec les moines qui se seraient certainement fait un plaisir de t'avouer comment ils voient le Marseillais que je suis. Nul doute que, pour te résumer la situation, ils n'eussent raconté la fameuse anecdote de la fondation, à proximité de chez nous, du couvent de Sainte-Cécile.

Cette maison de moniales bénédictines, moitié sarthoises, moitié marseillaises à ses balbutiements, aurait pu – c'était la crainte de dom Guéranger – exploser. Non seulement il n'y eut pas d'explosion, mais dom Guéranger, qui avait voulu ce couvent au soir de sa vie, en 1866, allait se réjouir en ces termes : « Marseille et notre pays se sont unis. La fusion est telle dans la maison qu'on n'y distingue ni Nord ni Midi. » Eh oui, on est peut-être fort en gueule, nous autres, mais on n'est pas mauvais bougres ! Et puis, on pimente un peu la vie de ce long fleuve tranquille qu'est la Sarthe...

Allez, Paul, fais quelques pas avec moi sur ce chemin que Dieu a choisi pour moi et que j'ai été heureux de suivre. Ac-

compagne-moi dans cette visite guidée,
organisée pour toi seul, au sein de cette
forteresse de pierre où mon cœur n'a ja-
mais cessé de battre.

L'habit ne fait pas le moine

Tu t'es toujours demandé comment on pouvait vivre à Solesmes ou dans n'importe quel monastère. Ne démens pas, Paul : « notre espace et notre temps », comme disent les philosophes – ces gens pas sots mais parfois un peu déprimants qui « d'un poil font une ligne de fond » –, bref, notre espace et notre temps t'ont toujours paru au mieux terriblement ennuyeux, étriqués, sinistres, au pire ne servant à rien et étant totalement

contre-nature. Et mon habit m'oblige à être moins imagé dans mes propos que ne le seraient nos contemporains sur le Vieux Port ou la Canebière.

Vu de là-bas, je reconnais que la fantaisie et les galéjades ne sont pas très en cours en nos murs. Sous un ciel plutôt pleurnichard, des dizaines d'hommes – rien que des hommes ! – enfermés dans un lieu clos partagent des bâtiments communs, s'adonnent au labeur et à la prière pour toute la durée de leur existence, qui plus est, par leur seule volonté... Il faut vraiment être un original !

Voilà ce que tu as toujours pensé. D'ailleurs, lors de nos interminables soirées où tu tentais de me convaincre que je n'avais rien à faire derrière une clô-

ture, tu me traitais de jobastre¹ en ricanant. Tu me reprochais aussi d'avoir tardé à m'ouvrir de mes projets auprès de toi. Contrairement à ce que tu avais supposé, ce n'était pas par manque de confiance. Tu te rappelles notre très catholique grand-mère, Mama, qui disait de la tante Ita, fort confite en dévotion, qu'elle « ferait prendre la religion en grippe » – il n'était pas encore question de la A mais, dans la bouche de Mama, cette grippe qu'on risquait d'attraper auprès de la tantine, à défaut d'être mortelle, était exaspérante et menaçait de vous éloigner à tout jamais du Bon Dieu. À l'époque, Paul, je ne souhaitais pas qu'il en fût ainsi pour toi et je préférerais taire mon désir de ne vivre que pour

1. Inconscient.

Dieu, dans un couvent comme Solesmes qui m'avait séduit.

Comme je te l'ai déjà exposé, ce choix de vie, bien que volontaire, ne s'est pas fait sans sacrifice. Au tout début, j'avais une sorte de nostalgie permanente de notre vie à Marseille. J'avais beau prier, prier... À l'église, au cloître, dans le jardin, sous ma couverture, me revenaient sournoisement des dizaines de scénettes en mémoire. Mangeait-on du poisson au réfectoire ? Je me languissais de nos parties de pêche quand, tout minots, nous rentrions fiers comme Artaban avec, dans notre musette en fer-blanc, deux gobies et une girelle « royale », comme nous le répétions la bouche enfarinée à tous ceux qui nous entouraient.

Si d'aventure on nous servait des fruits en dessert – des fruits du nord, pommes ratatinées ou oranges sans goût – je me mettais à penser aux étés chez Mama qui nous rassasiait de délicieuses pêches et de raisins sucrés. En pelant, le nez dans mon assiette, mes fruits insipides, je nous revoyais nous empiffrer de prunes, vertes de préférence, à nous en coller la cagagne¹. Sans oublier les abricots juteux dont nous nous gavions à tel point qu'un jour Mama dut tous nous convoquer, cousins et cousines, pour nous expliquer d'un ton docte et sérieux qu'elle allait désormais effectuer un comptage strict de sa production. Les grands rigolaient, et nous, on la croyait !

1. Colique.

Ces souvenirs, Paul, n'étaient pas occasionnels. Ils se pointaient avec la constance du mistral quand il a décidé de souffler neuf jours d'affilée. Lorsque nous sortions en promenade, chaque jeudi, de 17 heures à 19 heures, s'il nous arrivait de croiser un chien, il me renvoyait immanquablement à ceux de la maison. Je revoyais la meute de chez Mama tout droit venue de la SPA. Parmi elle, Sada, cette petite chienne, couleur sable. Notre brave grand-mère se l'était fait refiler pour ses qualités de chasseur. Penser que Sada se carapatait au moindre coup de fusil !

L'été, quand je me promenais dans le jardin et que je voyais les péniches caboter sur la Sarthe, entre l'île Notre-Dame et Saint-Clément, je songeais à nos virées

– autrement plus périlleuses et sportives
– en Requin, quand nous poussions jusqu’au Frioul ou dans les Calanques, pour le seul plaisir de naviguer, de se baigner ou, pour toi, de faire le beau auprès des demoiselles. En regardant ces embarcations et leurs équipages sarthois, je t’imaginai leur criant à tue-tête : « Mairins d’eau douce ! »

L’été n’était pas la seule saison propice à la rêverie et aux souvenirs. Le premier hiver que j’ai passé à Solesmes, je me suis gelé. Après des jours de pluie et de vent, vint la neige. Un matin, elle avait recouvert le potager, les arbres, les toits et les chemins de l’abbaye. Je n’en avais jamais vu autant. Les sons habituels – le tintement de la cloche, la rumeur du village, le murmure des habitants – tous ces

bruits du quotidien étaient comme étouffés.

Le silence qui m'avait tant marqué lors de ma première visite en était comme renforcé. Une ouate singulière semblait enserrer les lieux. J'ai trouvé cela particulièrement beau. J'ai profité d'un tour du côté des cuisines pour fouler cette neige immaculée. Je m'appliquais à poser mes chaussures le plus fort possible afin d'entendre ce crissement magique, un peu sourd, que je n'avais jamais entendu auparavant. En me retournant je regardais les traces que j'avais laissées. Un peu songeur, je pensais au chemin qui devait devenir mien durant mon séjour à Solesmes.

Ce même jour, durant la récréation, le maître des novices s'amusa de nous voir

confectionner méticuleusement des boules de neige et de nous les balancer en riant. Nous étudions le latin, la théologie, les Pères de l'Église, et le chant grégorien, mais étant donné notre jeune âge cette activité plus ludique ne nous était pas interdite. Il faut dire que nous étions séparés des autres moines plus âgés qui n'avaient plus nos préoccupations ; on ne devait même pas – sauf pour une bonne raison – leur adresser la parole.

Pour en revenir aux lancers de boules de neige : j'étais nul. Pourtant rappelle-toi, le jour où nous étions partis à la chasse tous les deux et que j'avais tué une perdrix du côté du Gardaban ou de la Sainte-Beaume. À celle-là, je devais une réputation de tireur d'élite, largement usurpée mais soigneusement entre-

tenue par notre mère qui clamait : « Mon Gabrielou, il a un sacré coup de fusil ! » Tu parles : je crois bien que c'est le seul gibier que j'aie jamais tué. Quant à mes frères du noviciat, je les atteignais si peu, que le maître des novices m'a envoyé chez l'ophtalmologiste. Depuis je porte des lunettes : ma vision de l'existence a changé, j'y vois plus clair, y compris sur moi-même. Mais j'ai mis du temps.

J'ai eu des moments de doute. Ils n'ont aucun lien avec la jolie brune dont j'étais sacrément amoureux. Et je te donne ma parole que, contrairement à ce que tu t'es toujours imaginé, le fait de m'être fait coiffer au poteau par ce moco¹ de Jean n'a rien à voir avec mon entrée à Solesmes. Pour moi c'était plu-

1. Toulonnais.

tôt un signe. Je crois bien que cette jeune fille n'était pas faite pour moi, ni moi pour elle : j'aurais été un piètre mari.

Non, mes tergiversations concernaient mon envie de visiter d'autres monastères. Je me disais : « Gabriel ta place n'est peut-être pas ici. » Chez les Bénédictins, en plus des vœux d'obéissance et de conversion des mœurs, nous prononçons celui de stabilité. Cela signifiait que pour ma vie entière, et sauf décision de mes supérieurs, je devrais rester à Solesmes. Solesmes au printemps, en été, à l'automne, en hiver. Chaque année, pour la vie. Peut-être que la mienne serait longue...

À cette simple idée, j'étouffais. Surtout, j'attrapais le bourdon. Un moine malheureux est souvent un mauvais

moine. Je m'ouvris donc de ces difficultés auprès du maître des novices qui était aussi mon directeur spirituel. Ce fut la première fois qu'il m'entretint du gyrovague. Le nom doit te plaire, mais je ne suis pas certain que tu saches ce qu'il recouvre. Ce parasite est pourtant bien connu des monastères de toutes obédiances. Je te livre la définition qu'en donne saint Benoît dans sa Règle :

Le quatrième genre de moines est celui dit des gyrovagues. Ceux-là passent leur vie à circuler de province en province, se faisant héberger trois ou quatre jours dans les cellules des uns et des autres, toujours errants et jamais stables, asservis à leurs propres volontés et aux plaisirs de la bouche, pires à tous égards que les sarabaïtes. La conduite de tous ceux-là est des plus misérables et il vaut mieux se taire que d'en parler.

Des propos qui restent d'actualité puisque, dans son commentaire, dom Delatte, écrivait à ce sujet :

Ils ont fait le seul vœu de pauvreté et avec l'intention de ne point s'enfermer dans une clôture, mais de s'en aller vivre, de par le monde, aux dépens d'autrui. Toute la vie se passe sur les chemins ; on voit du pays, on cause avec tous. On vient frapper dévotement à la porte des monastères et des ermitages, de telle sorte que le prétexte de la fatigue, le respect qu'inspire l'habit religieux, les soins attentifs que l'on accorde aux hôtes de passage, leur assurent une vie douce et une cuisine appétissante. Au bout de trois ou quatre jours, le gyrovague prend congé, la besace bien garnie de provisions. Il a grand soin de ne se fixer nulle part ; il aurait fallu prendre les mœurs de la « celle » qui offrait l'hospitalité. Il disparaît au bon moment, et avant d'être mis en demeure de prendre part au travail commun. C'est le parasite de la vie monastique, un vagabond plutôt qu'un moine.

Inutile de préciser qu'après cette conversation je suis allé prier de toute mon âme auprès du Tombeau du Seigneur¹ pour lui demander de m'éclairer. Je ne voulais surtout pas devenir ce pique-assiette de gyrovague. Je me suis replongé dans mes tâches quotidiennes avec encore plus d'entrain et d'application : je désirais être un moine digne de Dieu, de l'Église, de Solesmes, de dom Guéranger, de tous ceux qui m'avaient précédé, de tous mes frères en ce monastère. J'ai repris la vie ordinaire avec plus d'humilité – du moins le pensais-je – qu'auparavant. Mon directeur spirituel m'avait conseillé d'effectuer toute chose en Dieu en faisant preuve de toute la concentration requise. Il m'avait encore

1. Célèbre statuaire de Solesmes.

invité à prier avec plus d'intensité durant les offices et particulièrement au cours de la Sainte Messe. J'ai recommencé jour après jour avec la même ardeur que lors de ma première journée de moine. Chaque heure, chaque minute, j'ai tenté de la vivre en Dieu et pour Lui.

La vie monastique peut paraître aux ignorants d'une invraisemblable monotonie : elle ne l'est pas. Avant de l'évoquer, j'aimerais te livrer cette histoire tout aussi vraie que nous sommes tous les deux de la même taille et avec les yeux bleus. Je t'entends d'ici : « Il y a un message ? » Oui, Paul, il y a un message. Un moine de chez nous voyagea un jour dans un pays d'Orient. Au cours de son périple, il visita des Carmélites qui lui racontèrent cette anecdote. La supérieure,

une femme ravissante – je te sais sensible à ce genre de détail – malgré son âge respectable, reçut la visite d'un Occidental accompagnant une connaissance des sœurs. Courtoise, la Mère supérieure incluait l'inconnu dans les considérations spirituelles qu'elle développait. Mais il l'interrompit :

« Ma Mère, je suis athée.